

Hubert Sagnières

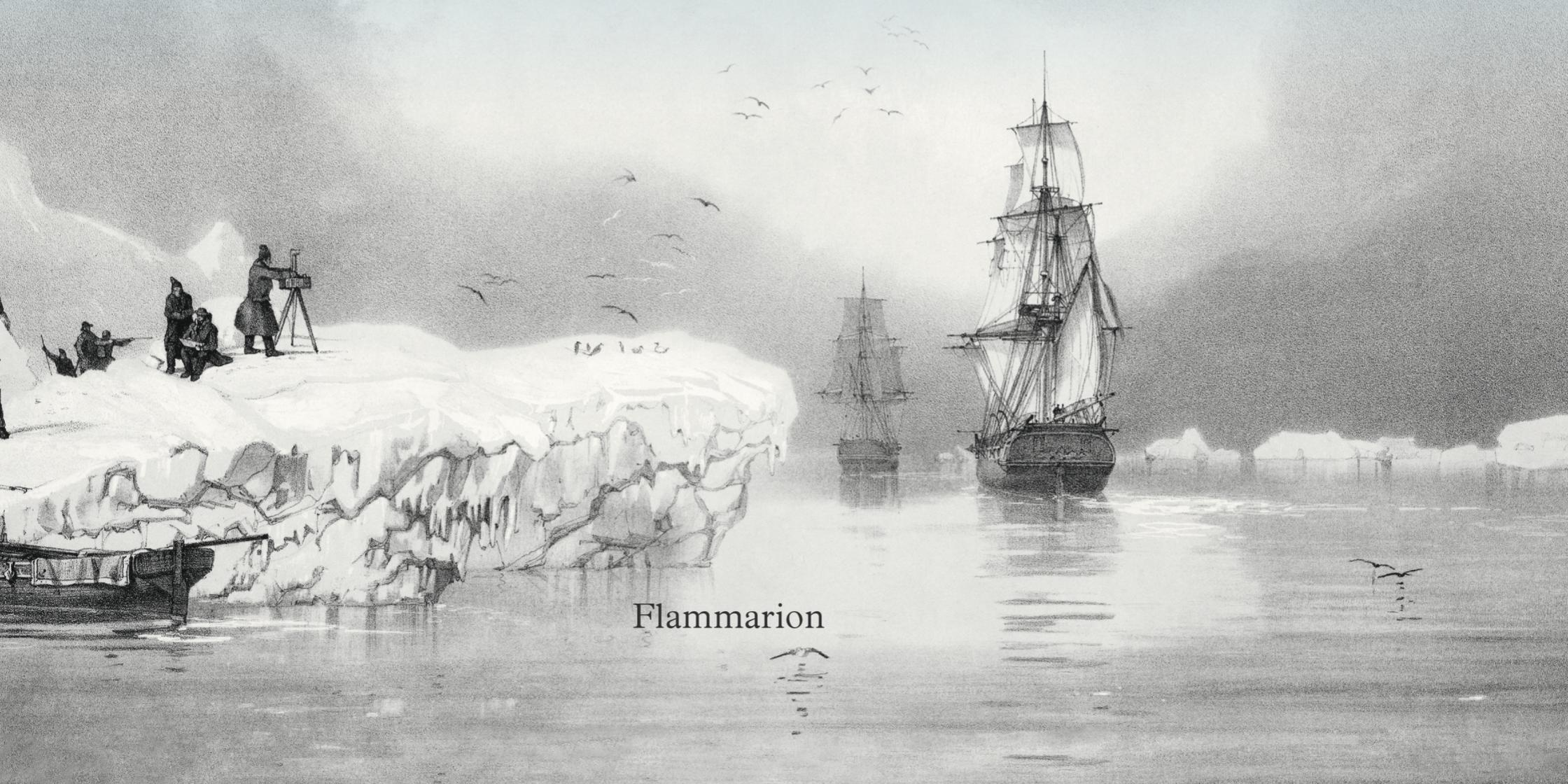
PRÉFACE

Olivier Poivre d'Arvor

Président du musée
national de la Marine

Routes nouvelles, côtes inconnues

16 explorations françaises
autour du monde 1714-1854



Flammarion

Routes nouvelles,
côtes inconnues

NOTE DE L'ÉDITEUR

Routes nouvelles, côtes inconnues est avant tout le livre d'un collectionneur passionné. Il est construit à partir d'une sélection d'extraits de journaux de voyages et d'autres textes rédigés au XVIII^e et XIX^e siècle, qui décrivent les circumnavigations de quinze explorateurs français. Ces textes – ainsi que les citations qui rythment le livre – sont reproduits tels qu'ils figurent dans les livres originaux ; ils ont simplement été ajustés (ponctuation, orthographe, etc.) pour une meilleure lisibilité. Pour la commodité de lecture, la graphie contemporaine de certains lieux et noms propres de personnages a été parfois indiquée entre crochets.

Ce livre donne ainsi la parole aux marins eux-mêmes pour relater sans filtre ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont ressenti lors de leurs voyages. Ces propos, dont le ton et la teneur peuvent par moments interroger le lecteur, doivent donc se lire en tenant compte du contexte de l'époque et n'engagent en aucun cas l'éditeur ou l'auteur.

Les illustrations de cet ouvrage proviennent pour la grande majorité des atlas historiques, hydrographiques, botaniques ou zoologiques. Certaines légendes sont indiquées entre

guillemets car elles reprennent le titre original d'un document, ce qui explique parfois des variations dans l'orthographe de certains lieux.

Seize cartes présentent le tracé de chacune des explorations. Elles ont été spécialement créées pour ce livre à partir d'atlas hydrographiques, des récits des explorateurs et d'autres documents historiques publiés à l'époque (carnets de bord, lettres, articles, discours, etc.). Le fond de carte s'inspire d'une gravure d'Ambroise Tardieu de 1820 qui reproduit le voyage de la corvette la *Favorite*, auquel a été ajouté une partie des côtes de l'Antarctique. Il reprend les connaissances qu'avaient alors les Occidentaux des terres émergées. Pour en simplifier la lecture, un certain nombre de petites îles déjà découvertes – mais non essentielles à la lecture du livre – n'ont pas été conservées. Les tracés non achevés signifient que certaines côtes avaient été aperçues par des navigateurs, mais pas encore cartographiées.

Une bibliographie et une table iconographique à la fin du livre précisent la provenance des textes et des illustrations reproduits dans l'ouvrage.

Hubert Sagnières

PRÉFACE

Olivier Poivre d'Arvor

Président du musée
national de la Marine

Routes nouvelles, côtes inconnues

16 explorations françaises
autour du monde 1714-1854

Flammarion

BIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

Découvrir, explorer, partager, telle pourrait être la devise d'Hubert Sagnières! Voyageur invétéré, il a tout d'abord sillonné en famille les îles du Pacifique Sud sur les traces de Bougainville et de Lapérouse.

En 1991, alors patron d'un grand groupe industriel français, il part s'installer au Canada avec femme et enfants, se passionne pour le Grand Nord, et réalise plus de vingt expéditions polaires hivernales dans l'arctique canadien.

Ces dernières années, des tribus dayaks de Bornéo aux Mentawais de l'île de Siberut, sa soif de rencontres et de découvertes le guident vers les îles les plus reculées de l'archipel indonésien. C'est donc cette passion du voyage et de l'aventure qui ont poussé Hubert Sagnières à se plonger dans les récits des grands explorateurs des siècles passés et à regrouper cette collection exceptionnelle de livres anciens d'explorations. Il continue toujours, inlassablement, à sillonner le monde, à la découverte de toutes ces escales devenues des lieux mythiques au fil des siècles.

L'intégralité des droits d'auteur de cet ouvrage est reversée à Karuna-Shechen, la fondation de Matthieu Ricard. <https://karuna-shechen.org>

« Les orages, la brume, la neige, quelquefois ça t'embêtera.
Pense alors à tous ceux qui ont connu ça avant toi, et dis-toi simplement :
Ce que d'autres ont réussi, on peut toujours le réussir. »

Antoine de Saint-Exupéry, écrivain et aviateur français
[in *Terre des hommes*, 1939 © Éditions Gallimard]

« Dream, Dare, Do, and Expect the Unexpected. »

Mike Beedell
Explorateur et photographe canadien

Bien sûr pour Margaux, Paul, Marco, Luca, Adèle, Maïa, Félix et Lir...
et pour mes futurs petits enfants,
que l'esprit d'aventure les animent tout au long de leur vie !
Mais aussi pour Fanny et Louis, Amandine et Xavier,
Marigona et Yves, Alice et Luc, Bénédicte et Damien,
mes enfants qui m'accompagnent dans mes expéditions.
Mais surtout, oui surtout...
À Anne.

PAGE 9

CES FOUS D'ÉCUME ET DE PAPIER

Olivier Poivre d'Arvor

PAGE 10

PAROLE À CEUX QUI L'ONT VÉCU

Hubert Sagnières



PAGE 12

Le Gentil de La Barbinais

1711-1718

Le premier Français à avoir réalisé
un tour du monde.



PAGE 32

Louis-Antoine de Bougainville

1766-1769

À la découverte de Tahiti, en compagnie
d'une passagère clandestine...



PAGE 56

Pierre Marie François de Pagès

1767-1771

L'émerveillement d'un voyageur
romantique.



PAGE 78

Jean-François de Galaup de Lapérouse

1785-1788

L'aventure dramatique du plus grand marin
et explorateur français.



PAGE 108

Étienne Marchand

1790-1792

Le trafiquant de fourrure
qui cartographie l'Amérique.



PAGE 130

Camille de Roquefeuil

1816-1819

Un Bordelais explore
les côtes du Chili à l'Alaska.



PAGE 152

Louis Claude de Saulces de Freycinet

1817-1820

Le regard de Rose, une des premières femmes
à voyager autour du monde.



PAGE 178

Louis-Isidore Duperrey

1822-1825

L'une des plus grandes expéditions
scientifiques françaises.



PAGE 200

Hyacinthe de Bougainville

1824-1826

Un étonnant voyage diplomatique
en Chine et Cochinchine.



PAGE 222

Auguste Bernard Duhaut-Cilly

1826-1829

Un Malouin à l'assaut
du royaume d'Hawaï.



PAGE 242

Cyrille Pierre Théodore Laplace

1829-1832

Comment sauver l'honneur de la France
dans le Pacifique ?



PAGE 268

Auguste Nicolas Vaillant

1836-1837

Le protecteur des baleiniers
attaqués par des pirates.



PAGE 292

Abel Aubert du Petit-Thouars

1836-1839

L'agressif défenseur
des intérêts français en Océanie.



PAGE 318

Cyrille Pierre Théodore Laplace

1837-1840

L'explorateur-espion repart
dans l'océan Pacifique.



PAGE 342

Jules Sébastien César Dumont d'Urville

1837-1840

La découverte de l'Antarctique,
mais à quel prix !



PAGE 372

Gaston de Roquemaurel

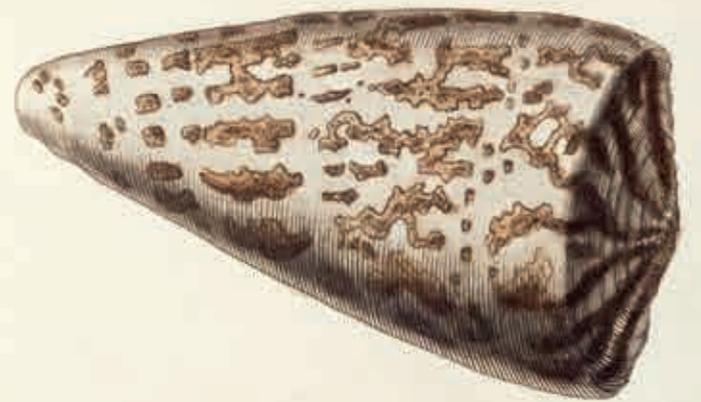
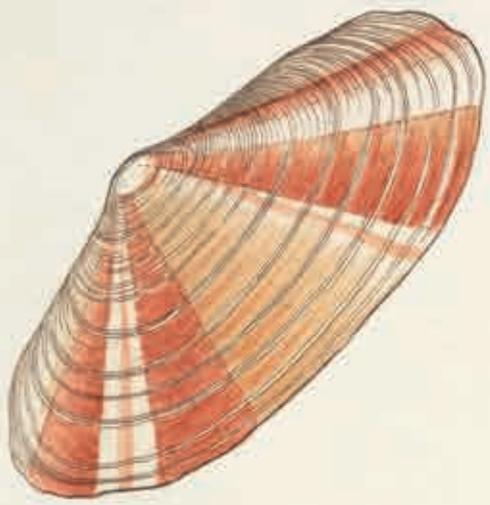
1850-1854

Le dernier voyage oublié
de la marine à voiles...

PAGE 396

ANNEXES

Bibliographies et remerciements



CES FOUS D'ÉCUME ET DE PAPIER

Olivier Poivre d'Arvor, Président du musée national de la Marine

À supposer que tout ne soit que littérature, celle qui consacre la mer depuis des siècles suffit, par son foisonnement, sa qualité et les émotions portées au fil de l'eau, à faire le bonheur des terriens que nous sommes. En rassemblant ces mots de circumnavigateurs français sur un petit siècle et demi de découvertes et de traversées au très long cours, Hubert Sagnières fait la démonstration qu'entre lettres maladroitement à un lecteur anonyme, manuels de navigation ou récits flamboyants, la mer sait faire écrire de mille manières. De la plus humble relation aux grands textes empreints d'humanisme, tous ces auteurs, certains tombés dans l'oubli, ont confié de manière poignante leur mélancolie, leur solitude, leur peur de ne jamais revenir à de petits carnets qui sans être, à l'origine, destinés à la publication sont devenus pour certains des livres à succès.

Les Barbinais, Pagès, Marchand, Duperrey ou Laplace s'inscrivent, il est vrai, dans le prolongement d'une tradition de grands récits, comme ceux de Christophe Colomb, du *Devisement du monde* de Marco Polo ou du *Rihla* d'Ibn Battûta. Si l'on met à part les œuvres de littérature, celles d'Homère, d'Hugo, de Stevenson, de Melville ou de Verne, qui ont traversé les siècles, cette littérature du journal de bord a trouvé en son temps un public. Véritable genre, tenant en haleine ses lecteurs, ne se préoccupant pas principalement du style mais surtout de l'évocation, ces journaux de bord ont documenté des siècles durant la conquête, la croisade, la colonie, la course au trésor, la course tout court et la fuite en avant des déclassés de la planète Mer.

À bien relire Colomb, comparer ses trois journaux avec ceux publiés dans ces *Routes nouvelles, côtes inconnues*, l'Amiral du Pays des moustiques n'a aucune raison de faire rougir nos écrivains de bord. C'est parce qu'il est ce qu'il est, tenace, fou, menteur, et qu'il découvre le continent américain que ses journaux restent au firmament de la littérature alors même, exception faite pour Bougainville, Lapérouse ou Dumont d'Urville, que nos auteurs ne sont plus guère lus. Ce n'est pas faute de nous avoir entraînés très loin, au contact de mondes inconnus, de personnages peu recommandables, sur des scènes aussi magiques qu'effrayantes, avec leurs interminables pannes de vent

ou leurs redoutables tempêtes. Magellan, le premier circumnavigateur, ne reviendra jamais de pareil périple, et sans Pigafetta et son récit posthume, serait peut-être complètement oublié. C'est ce qui fait la force de ces textes, magnifiquement enchâssés dans des images d'époque. Malgré eux, ou sans le dire, tous nos navigateurs, ambitieux conquistadors des océans, veulent conjurer le sort et laisser une trace, une archive, même petite, dans le grand livre du monde.

De la mer, on retient il est vrai souvent les pirates, les flibustiers, les frères de la côte. S'ils n'ont jamais écrit, on a beaucoup écrit sur eux et souvent avec panache. Mais j'ai toujours préféré les témoignages originaux des marins des grandes expéditions scientifiques dont cet ouvrage fait vivre l'exceptionnelle richesse. Avec James Cook, qui maîtrisait pourtant imparfaitement l'écriture, au milieu du XVIII^e siècle, la relation maritime gagne ses lettres de noblesse. On doit ce moment de grâce à deux nations, la France et l'Angleterre, qui ont alors décidé de rattraper leur retard sur les audaces ibériques, portugaises ou hollandaises. Leurs textes sont édités, traduits. Ils circulent à l'image de *l'Histoire des navigations aux terres australes* de Charles de Brosses qui distrait autant son public qu'il s'adresse aux gouvernements pour les convaincre d'investir plus dans les expéditions maritimes. Dalrymple, Callander, Bougainville, Kerguelen, La Pérouse... autant de récits qui témoignent d'une étonnante course contre la montre entre 1763 et 1792 et qui conduit une bonne dizaine de circumnavigateurs à rechercher le fameux continent austral, dernier territoire vierge.

En parcourant ces récits parfois fiévreux, je repense aux *Mémoires du comte de Forbin, chef d'escadre, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis*, publiées en 1730, tout comme à la *Relation d'un voyage autour du monde* de Philippe Carteret, édité vers 1770. J'ai souvent voyagé à leurs côtés comme je le fais aujourd'hui à travers ce bel ouvrage. Sans rivaliser avec l'humeur romanesque de Defoe, Swift, Bernardin de Saint-Pierre ou Chateaubriand, ces récits minuscules de grands voyages nous disent toute la folie, l'inconscience et le génie de ces fous d'écume et de papier.

PAROLE À CEUX QUI L'ONT VÉCU

Hubert Sagnières

« Nous avons parcouru le monde, sillonné les mers, étudié les archipels et les continents, nous sommes revenus la tête et le cœur pleins de grandes choses que nous avons étudiées, et nous n'avons pas voulu garder pour nous seuls les conquêtes de nos yeux et de notre intelligence.

À chacun de nous une part égale de l'éloge ou du blâme de ceux qui liront ces pages; elles sont le fidèle miroir des phénomènes après lesquels nous avons couru, dans notre soif ardente d'étude et de curiosité; nous revendiquons comme un prix dû à notre zèle, la foi qui s'attache à toute œuvre de conscience.

Oui, nous sommes vrais dans nos récits,

Oui, nous sommes vrais dans les détails et dans les faits généraux;

Oui, nous le sommes dans l'esquisse des mœurs et des coutumes des peuples rebelles ou dociles à la civilisation avec lesquels nous avons fraternisé.

Si le mensonge est une honte pour tout narrateur, il est une lâcheté pour celui qui écrit l'histoire des nations. Dans cette succession des temps et des idées qui font les royaumes et les empires, tout se lie, tout se tient, tout se coordonne; la journée d'aujourd'hui est la conséquence de celle d'hier, et l'année qui s'ouvre est le reflet de celle qui vient de se fermer.

Le livre est donc là, dégagé de tout détail oiseux; il apprendra, nous l'espérons, quelques vérités utiles à ceux qui veulent connaître l'histoire des peuples jetés sur notre globe; il montrera la lutte incessante de la civilisation contre la barbarie, et les progrès de la première, appuyés sur l'or, le bronze, ou la religion, les trois grandes puissances qui gouvernent le monde.»

Élie Le Guillou (1806-1860), *Voyage autour du monde de l'Astrolabe et la Zélée*, sous les ordres du contre-amiral Dumont d'Urville, pendant les années 1837-1840, Paris, Berquet et Pétion, 1842.

La « vérité » d'Élie Le Guillou, chirurgien lors de la périlleuse expédition de Jules Sébastien César Dumont d'Urville dans l'océan Antarctique, est celle d'un Français du XIX^e siècle. Un temps où les bateaux aux noms évocateurs, comme la *Bonite* ou la *Vénus*, sont lancés à l'assaut des mers et des océans autour du monde pour élargir les connaissances en matière de géographie, de savoirs scientifiques, mais aussi pour conquérir de nouveaux territoires, espionner les autres nations et acquérir des richesses au profit des empires alors en pleine expansion. Un temps révolu, un contexte différent, dans lequel le regard posé sur les populations rencontrées est tour à tour amical, admiratif, naïf ou condescendant, et où l'on parle encore de « peuples rebelles ou dociles à la civilisation »...

Au XIX^e siècle est également forgée la figure emblématique de l'explorateur. Les personnalités des navigateurs partis à l'aventure autour du globe sont pourtant fort différentes, tout comme leurs objectifs et motivations. Avec ce livre, j'ai ainsi voulu directement donner la parole à quinze d'entre eux, quinze Français et Françaises qui se sont embarqués pour ces voyages hors du commun entre 1714 et 1854, et je me suis plongé dans les écrits anciens acquis au fil des années pour partager avec le plus grand nombre leurs aventures telles qu'ils les ont vécues, racontées et dessinées dans leurs carnets de bord, correspondance, ou dans les ouvrages parus à leur retour. Lire leurs récits dans leur édition originale a été pour moi un honneur et un bonheur, mais également une expérience incroyable : toucher le papier ancien, sentir son odeur, apporte un complément sensoriel à la lecture des textes et au regard posé sur les illustrations.

Les explorateurs redeviennent vivants ! Et vivants ils le sont encore, par les extraits que j'ai soigneusement choisis parmi les milliers de pages d'explorations et d'observations du monde d'avant. Un monde ancien qui fait pourtant écho à notre XXI^e siècle, tant nombre des questions que les navigateurs se posent sont encore aujourd'hui d'actualité.

C'est entre 1519 et 1522 que le Portugais Fernand de Magellan (1480-1521) et l'Espagnol Juan Sebastián Elcano (1476-1526) accomplissent le premier tour du monde à la voile, avec quelques marins français à leur bord. Mais il faut attendre 1766 pour que Louis XV finance le premier tour du monde effectué au profit de la nation française, avec à sa tête Louis de Bougainville : deux cent quarante-sept ans !

Une fort longue période, durant laquelle plus d'une vingtaine d'expéditions autour du monde ont néanmoins été réalisées, de manière souvent officieuse et à des fins commerciales, dont nombre d'entre elles par des Français. Mais l'absence de contexte légal et les gains astronomiques réalisés par les armateurs expliquent qu'aucune relation de ces voyages n'ait été faite et que ces marins ne soient pas passés à la postérité. Les mers du Sud étaient alors aux mains de pirates et des flibustiers qui ramenaient or et argent du Pérou !

Durant ces cent quarante années, les marins ont certes navigué sur les océans, franchi les deux caps et accompli des exploits remarquables, notamment Jean-Baptiste Cécille (1787-1873), qui à bord de *l'Héroïne* a défendu les baleiniers français; mais ils n'ont jamais partagé leurs aventures.

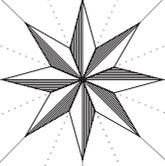
Fort heureusement, entre 1714 et 1854, seize tours du monde ou circumnavigations ont donc été réalisés par des navigateurs français (mais aussi par des passagères...) qui ont fait l'objet de récits, de journaux de bord ou de publications. À leur retour en France après des années de navigation éprouvante, certains d'entre eux ont été accueillis comme des héros, d'autres comme des pestiférés dont on ne savait que faire, car les gouvernements avaient changé entre-temps ! Nombreux sont revenus les soutes pleines de richesses et de découvertes, d'autres sont rentrés bredouilles, sont passés devant le conseil de guerre ou sont tombés dans l'oubli. Certains sont ainsi plus connus dans les pays où ils ont accosté, et qu'ils ont cartographiés, qu'en France.

Auréolés de gloire ou non, la France doit à tous ces explorateurs d'avoir reconnu, au péril de leur vie, des centaines d'îles, de côtes, de baies ou de passages maritimes ; d'avoir recueilli des milliers de spécimens de poissons, d'insectes, de mammifères; d'avoir fait avancer la science en matière de navigation, d'hydrographie, d'astronomie, de physique, etc. Et aussi d'être allés à la rencontre de populations nouvelles, qu'ils ont pu observer et avec lesquelles ils ont parfois vécu. Le récit de leurs aventures est d'une actualité brûlante, d'une grande modernité, et montre une ouverture d'esprit parfois étonnante. La masse d'informations et de renseignements qu'ils ont rapportée sur les mœurs de l'époque est considérable, et permet de comprendre qu'ils percevaient déjà avec clarté les conséquences des actes et des décisions des gouvernements occidentaux sur le reste du monde.

C'est en 1714 que le premier Français à raconter ses aventures autour du monde embarque à Cancale et c'est en 1854 que le dernier trois-mâts de la marine française à réaliser une circumnavigation rentre dans le port de Toulon. Vingt ans plus tard, Jules Verne publie le *Tour du monde en quatre-vingts jours*, il n'y a plus rien d'excitant à explorer les océans, les aventuriers se consacrent à l'exploration des pôles Nord et Sud, on pense tout connaître de la Terre et de ses habitants ! Aujourd'hui, cet ouvrage rend hommage à ces seize hommes et femmes qui figurent parmi les plus grands explorateurs et aventuriers des XVIII^e et XIX^e siècles, à leurs équipages et aux deux mille matelots qui les ont accompagnés.

En cent cinquante ans, ils ont accompli des exploits extraordinaires, et ensuite nourri l'imaginaire de millions d'enfants et d'adultes, faisant naître de nombreuses vocations. Que leurs aventures puissent continuer de faire rêver et développer, chez celles et ceux qui pensent découvrir la Chine ou le pôle Nord en un clic, l'esprit d'aventure !





Le Gentil de La Barbinais

1692-1731

ALORS QUE LOUIS XV, ENCORE MINEUR,
S'APPRÊTE À RÉGNER, QUEL BESOIN POUSSE LE GENTIL
DE LA BARBINAIS, MALOUIN DE 22 ANS
QUI A LE MAL DE MER, À NAVIGUER
VERS DES RÉGIONS ENCORE LARGEMENT MÉCONNUES ?
LE PRESTIGE ? NON. BRAVER LES INTERDITS
ET PROFITER DE L'ESSOR DU COMMERCE MARITIME
POUR FAIRE FORTUNE ? PROBABLEMENT.
MAIS SURTOUT UNE SOIF DE DÉCOUVRIR
LES RELIEFS DU MONDE, DE TOUT SAVOIR DE LA FAÇON
DE VIVRE DES HOMMES ET FEMMES
QUI L'HABITENT, ET LE DÉSIR, ENCORE INCONSCIENT,
DE SE GUÉRIR DE SES PRÉJUGÉS.



VOYAGE AUTOUR DU MONDE PAR LE GENTIL DE LA BARBINAIS

1714-1718

Premier Français à se lancer dans un tour du monde, La Barbinais, aventurier curieux et téméraire, est également le premier à partager par écrit ses émotions, ses surprises et ses découvertes au cours d'un voyage qui va l'emmener jusqu'au Pérou et en Chine...

Le 30 août 1714, La Barbinais embarque sur le *Vainqueur*, un navire marchand de deux cent trente tonneaux appartenant à son oncle, Julien Bourdas. Armé de vingt-deux canons et avec à son bord soixante-dix hommes, le bâtiment part faire du commerce en Amérique du Sud, en dépit de l'interdiction faite par Louis XIV le 18 janvier 1712 d'y naviguer. Tous le savent, l'entreprise est risquée. Mais pour l'heure les armateurs malouins passent outre, tant l'appât du gain est fort : les flibustiers et autres pirates reviennent du Pérou les cales pleines d'or et d'argent pris aux Espagnols. Et c'est bercé de ces merveilleuses promesses que La Barbinais débute son tour du monde.

Au large de Cancale, les vents portent le *Vainqueur* vers les îles Canaries puis au Brésil. Il passe une première fois l'équateur et fait escale le 12 décembre au sud de Rio pour se ravitailler et préparer le passage du cap Horn, franchi en janvier 1715 malgré une première mutinerie à bord. Le bateau poursuit ensuite sa navigation vers le nord en longeant les côtes du Chili, et atteint la baie de Concepción après quatre mois de mer. La Barbinais y trouve plus de quarante bateaux français ayant bravé comme lui l'interdiction de commercer en Amérique du Sud, tous plus misérables les uns que les autres. À terre, la violence de la colonisation espagnole le choque profondément. Le *Vainqueur* repart rapidement pour Valparaiso, alors en pleine rébellion indienne, puis fait du cabotage pour

rejoindre Coquimbo. La Barbinais passe quinze jours à découvrir le mode de vie des Chiliens, séjourne à Arica. Le pays lui plaît, mais les affaires ne sont pas bonnes ! Direction le Pérou, où il reste sept mois. Il visite, s'aventure à l'intérieur des terres et atteint Lima, pour découvrir que le commerce y est encore plus déplorable qu'à Arica. S'ensuivent alors deux mois de grande incertitude, durant lesquels le jeune homme se mêle à la vie des jésuites, dont le libertinage affiché et accepté de tous le surprend, et observe la corruption des gouvernements locaux, qui pillent le pays pour leur propre enrichissement.

Le 4 mars 1716 La Barbinais quitte le Pérou sur un nouveau bateau, le *Jupiter*, direction la Chine. Le navire est un vaisseau de trois cent cinquante tonneaux commandé par le capitaine Maurice Béven, avec à bord vingt-quatre canons et cent six hommes, parti de Bayonne le 17 juillet 1714, lui aussi au mépris de l'interdit royal. Ils franchissent l'équateur en mars, passent sous Formose [Taïwan] le 25 juin, et pénètrent dans la baie d'Emouy [Xiamen] quelques jours plus tard. À leur arrivée, au moment de se ravitailler, les choses se compliquent. Mais grâce au soutien du révérend père Laurearty, les mandarins accordent à la population le droit de leur apporter des vivres. De longues semaines de palabres occupent ensuite La Barbinais et Béven. Au bout de quelques mois, fatigué et énervé par ces discussions, le jeune explorateur se réfugie dans un monastère de bonzes sur la petite île de Colomsu et se plonge dans l'histoire de

la Chine, sa prise de contrôle par ce qu'on appelle alors les Tartares, se passionnant pour les coutumes des Chinois et Chinoises. Il y passera Noël.

Le *Jupiter* quitte la Chine en février 1717, chargé de vivres, pour entamer son voyage de retour vers la France. Mais dès la sortie du port, le navire heurte des écueils et se retrouve couché sur le flanc! Remis à flot grâce à l'ingéniosité des marins chinois, le navire met cap vers la Cochinchine, au sud de l'actuel Vietnam, et le détroit de Malacca. Il navigue entre Sumatra et Bangka, croise au large de Batavia [Jakarta] fin mars mais ne s'y arrête pas, de peur des Hollandais. Ce qui n'empêche pas La Barbinais de s'aventurer à terre sur l'île de Java et d'y découvrir ses merveilles...

Après le détroit de la Sonde, début avril 1717, le *Jupiter* vogue vers l'île Bourbon [La Réunion]. La Barbinais y retrouve une certaine sérénité après ses aventures chinoises et y reste cinq mois, attendant la meilleure saison pour naviguer encore plus au sud et passer le cap de Bonne-Espérance. Franchi en octobre, le vaisseau remonte ensuite l'Atlantique en direction du Brésil, qu'il atteint en novembre. Il se rapproche peu à peu des rivages de France, mais les ennuis

sont loin d'être terminés! Une nouvelle mutinerie éclate à bord, qui les oblige à faire escale à Rio plusieurs mois, avec bon nombre de matelots en prison.

Début avril 1718 le *Jupiter* arrive en Espagne pour apprendre que son armateur a fait banqueroute! Coupable de s'être rendu au Pérou, le vaisseau peut être saisi par les Espagnols à tout moment. Les nouveaux propriétaires donnent donc l'ordre de se rendre à Gênes. La Barbinais accepte, mais décide de s'y rendre... à pied. L'Italie lui plaît tant qu'il se demande si après toutes ces aventures il ne ferait pas mieux d'y rester! Et ce n'est qu'en août 1718 qu'il sera de retour chez lui, à Saint-Malo.

En juillet 1724, La Barbinais écrira ses aventures sous la forme de seize longues lettres adressées à un correspondant imaginaire, dans lesquelles il prend de toute évidence beaucoup de plaisir à raconter les habitudes de vie et les mœurs des populations rencontrées, les lieux où elles vivent, se démarquant nettement des récits de ses successeurs navigateurs aventuriers. Il s'établira ensuite à Saint-Domingue, où il fera fortune, avant de s'installer à Nantes, où il décédera le 30 décembre 1731.



► « Vue de la ville
du Cap de Bonne Espérance ».





CARTE GÉNÉRALE

Pour servir au Voyage du *VAINQUEUR* et du *JUPITER*

Par Mr Le Gentil de la Barbinais

1714, 1715, 1716 et 1718

Lorsque je partis de France, vous m'engageâtes, monsieur,
à vous promettre que je vous écrivais le détail
de tout ce qui m'arriverait dans le cours de mes voyages.
Je vous prierais volontiers de recourir à la mappemonde,
parce que vous pourriez y voir d'un coup d'œil
tous les pays dont vous voulez que je vous fasse la description.
Vous croyez, et peut-être n'avez-vous pas tort,
qu'il suffit d'être voyageur pour aimer à raconter;
ce n'est pas là néanmoins mon vice, et je ne vous tiendrais
pas la parole que je vous ai donnée,
si le point d'honneur et l'estime que j'ai pour vous
ne m'engageaient à vous donner la satisfaction
que vous avez exigée de moi.
Au reste, ne vous attendez pas à lire des récits pompeux
et des descriptions fleuries : je ne suis point orateur.
Je vous dirai le plus simplement et le plus sincèrement
qu'il me sera possible les choses que j'ai remarquées.

LE GENTIL DE LA BARBINAIS, 1724.

« En 1714, un Français, nommé La Barbinais le Gentil,
était parti sur un vaisseau particulier, pour aller faire
le commerce sur les côtes du Chili et du Pérou.
De là il se rendit en Chine, où après avoir séjourné près
d'un an dans divers comptoirs, il s'embarqua
sur un autre bâtiment que celui qui l'y avait amené,
et revint en Europe, ayant à la vérité fait de sa personne
le tour du monde, mais sans qu'on puisse dire
que ce soit un voyage autour du monde fait
par la nation française. »

EXTRAIT DU VOYAGE AUTOUR DU MONDE
DE LOUIS-ANTOINE DE BOUGAINVILLE, 1771.

AOÛT 1714
CANCALE, FRANCE

— *Nous partîmes de la baie de Cancale*
le 30 août de l'année 1714 sur le vaisseau nommé le
Vainqueur. Les vents contraires nous obligèrent de
relâcher à l'île de Sarc [Sercq], distante de Guernesey
de trois lieues. Après y avoir attendu le retour du beau
temps pendant trois jours, et pris quelques bœufs et
autres provisions, nous fîmes voile le 4 de septembre.
Il vous importe peu, monsieur, de savoir quel vent
soufflait alors : je vous dirai seulement qu'il était très
favorable à ceux qui voulaient aller aux îles Canaries.
Notre dessein était d'y relâcher pour faire quelques
nouvelles provisions, que la précipitation de notre
départ de France et la fertilité de l'île de Sarc ne nous
avaient pas permis de faire. Je m'aperçus avec plaisir,
après dix jours de navigation, que je me familiarisais
avec la mer, et que mon cœur refusait de lui payer le
tribut ordinaire.

NOVEMBRE 1714
ÎLE GRANDE [ILHA GRANDE], BRÉSIL

— *L'île Grande, ou île de Saint-Georges,*
a quatorze lieues de circuit, et est située sous le tro-
pique du Capricorne à deux lieues du continent de
l'Amérique. Il y règne un printemps éternel. J'eus la
curiosité de monter seul au sommet de la montagne
opposée au havre où nous avions jeté l'ancre. Après
bien des peines causées par l'épaisseur du bois et
par une pluie continuelle je parvins jusqu'au haut. Je
m'égarai au retour, et je descendis sans tenir aucune
route certaine. La fatigue me fit considérer la curiosité
comme une passion incommode. Les orangers et les
citronniers ne naissent dans cette île que pour prêter
leur ombrage aux singes et aux crocodiles. L'animal le
plus incommode, et le plus familier, est un petit vers
qui s'insinue sous les ongles du pied ou de la main ; il
y prend de la nourriture et grossit peu à peu ; alors on
sent une démangeaison douloureuse.

Quoique nous fussions dans une grande disette de
vivres, nous n'osâmes point aller à Rio Geneiro [Rio de
Janeiro]. Les Portugais se souvenaient encore du dom-
mage que leur avait causé il y a peu l'escadre de M. du
Guay Troüin [Duguay-Trouin] ; la plaie saignait encore.
Nous nous contentâmes d'aller chercher quelques
provisions dans les habitations de la terre ferme.

DÉCEMBRE 1714
ÎLE GRANDE [ILHA GRANDE], BRÉSIL

— *Vous savez, monsieur,*
qu'en conséquence des ordres du roi et des conven-
tions entre la France et l'Espagne, ceux qui voulaient
armer pour le Pérou étaient obligés de tenir leur
entreprise secrète. Notre armateur avait pris une
commission anglaise, sous le nom d'un Anglais qui ne
devait avoir sur le vaisseau que le titre de capitaine
sans en exercer les fonctions. Cette précaution nous



Le premier compliment qu'ils nous firent, fut de nous féliciter d'être venus augmenter le nombre des malheureux.

engagea aussi à prendre des matelots anglais, dont le nombre égalait presque celui des Français. Ces deux nations, qui rarement sont d'accord, étaient tous les jours en dispute, et par une préférence naturelle, mais que la politique devait tempérer, nous prenions avec trop de partialité le parti de nos Français. Les Anglais résolurent de s'en venger, et de tuer tous les officiers et les matelots dont ils étaient mécontents. Un jeune homme de Guernesey avertit le capitaine anglais de tout ce complot, et celui-ci, qui était un très honnête homme, nous en donna aussitôt avis.

AVRIL 1715
BAIE DE LA CONCEPTION [CONCEPCIÓN], CHILI

— *Enfin, monsieur, après une navigation* de six mois, après mille fatigues causées par la disette d'eau et de vivres, nous aperçûmes des montagnes, et peu de temps après la baie de la Conception du Chili. Nous ne sommes guère tranquilles ici, monsieur, je n'ai

vu jusqu'à présent que des contretemps fâcheux, et des embarras qui semblent naître les uns des autres. Certes, si la cour de France savait ce qu'il en coûte à ceux qui sont venus dans ces mers malgré ses ordres, loin de les punir, elle aurait compassion de leur folie, et les louerait peut-être du zèle qu'ils ont eu de purger le royaume d'une infinité de manufactures, qu'ils viennent troquer ici pour de l'argent, et sur lesquelles ils font une perte considérable.

Nous ne nous attendions pas à trouver dans la baie de la Conception une compagnie si nombreuse des gens de notre nation, ni à entendre les tristes nouvelles qu'ils nous débitèrent à notre arrivée. Les uns nous chargeaient de malédictions, les autres nous ennuyaient par le récit du mauvais état des affaires. En un mot, tout était en confusion. On compte actuellement quarante vaisseaux français dans ces mers. Quoique j'aime ma nation, et que je sois peu porté à en parler en mal, je suis pourtant forcé d'avouer qu'il n'y en a point qui soit plus souvent la dupe de son ambition, et qui

▲ « *Vue de la Ville de Talcahuano et du Port de la Conception (Chili)* ».



S U D

Tropique du Capricorne

soit moins propre à faire le commerce dans les Indes. Et c'est le jugement qu'en portent les autres peuples de l'Europe. N'est-ce pas, en effet, vouloir perdre son bien de gaieté de cœur que d'envoyer au Pérou quarante vaisseaux où dix suffiraient.

JUILLET 1715

ARICA, PÉROU [CHILI DEPUIS 1880]

————— *Vous n'ignorez pas, monsieur,* que la conquête que les Espagnols ont fait de ce pays n'a été qu'une usurpation violente, dont la religion fut le prétexte imaginaire. Ils soumièrent après plusieurs combats le Pérou et le Chili, et cimentèrent leur nouvelle conquête du sang de plusieurs millions d'hommes : gens faibles et timides, qui n'avaient aucune teinture de l'art militaire. On laissa à ceux qui réchappèrent de ce massacre général une liberté apparente, qui n'était en effet qu'un esclavage un peu adouci. Les Indiens ainsi soumis à de nouveaux maîtres déploraient en secret la perte de leur liberté. Les Espagnols les traitaient avec inhumanité.

SEPTEMBRE 1715

PISCO, PÉROU

————— *Je partis de Pisco* le 4 de septembre et j'entrai dans la province de Chinchu, qui a pour capitale aujourd'hui un petit bourg d'Indiens qui porte le nom de la province. Ce bourg était autrefois une ville puissante, qui dans son étendue contenait plus de deux cent mille familles. On comptait dans cette province plusieurs millions

d'habitants, cependant elle est déserte, et à peine y reste-t-il aujourd'hui cinq cents familles. Il est aisé de juger par là combien les Espagnols en ont détruit. Ils ne font pas difficulté d'avouer eux-mêmes que leur victoire a coûté tout le sang de ces malheureux.

Les Espagnols, éblouis des richesses qu'ils avaient devant les yeux, cherchèrent bientôt un prétexte plausible pour se défaire des Indiens et de leur roi. La religion leur en fournit un. Un évêque ayant voulu convaincre le roi Atabalippa [Atahualpa] des vérités de la religion chrétienne, et cet Inca faisant peu de cas de ce qu'il ne comprenait point, le prédicateur de l'Évangile devint le héraut de la guerre. On attaqua les Indiens, on les passa au fil de l'épée : Atabalippa lui-même fut renversé de son trône, et resta prisonnier et chargé de chaînes dans le camp espagnol.

Le Pérou devint le théâtre d'une guerre sanglante, et l'avarice, qui dès le commencement avait produit de si tristes catastrophes, en produisit de plus funestes encore dans les suites.

DÉCEMBRE 1715

LIMA, PÉROU

————— *Enfin j'arrivai à Lima* après neuf jours de marche, pendant lesquels je souffris toutes les incommodités et les fatigues possibles. Mon visage était si hâlé qu'on pouvait aisément se méprendre entre mes guides indiens et moi. Les morsures des moustiques me rendaient méconnaissable. J'appris en arrivant que le commerce était aussi désavantageux dans la capitale que dans les autres ports du Pérou. J'y trouvais plusieurs vaisseaux qui étaient prêts

Je passe sous silence les cruautés que les Espagnols continuèrent d'exercer contre les Indiens et tout ce que la faim de l'or leur fit commettre.



▲ page de gauche :
Carte de l'Amérique du Sud.

▲ ci-contre :
« Cathédrale de Lima, Pérou ».



Il y a dans la ville de Lima quinze monastères de filles, dont le libertinage est si grand...

à retourner en France, et qui n’y portaient d’autre profit que celui d’avoir converti à cinquante pour cent de pertes les manufactures de France en barres d’argent.

Les parloirs des monastères de filles sont pleins en tout temps de prêtres et de religieux qui y passent des journées entières, et Dieu sait ce qu’ils y font, et ce qu’ils y disent. Je rougirais et je me ferais un scrupule de vous faire le détail de ce que j’ai vu et entendu à ce sujet. Le beau sexe est dans ce pays d’une licence effrénée, et fait gloire au libertinage. Les religieux ont un commerce public avec les femmes et on les connaît plutôt par le nom de leur maîtresse que par celui qu’ils ont.

JUIN 1716
EMOÛY [XIAMEN], CHINE

— *Nous fûmes occupés pendant deux jours* à embarquer les provisions que le vice-roi nous donna. Elles consistaient en cent poules, quarante canards, quatre bœufs, six moutons, huit cochons et en légumes. Le 7 de juin nous mîmes à la voile à la faveur d’un vent est-nord-est, en compagnie des trois autres vaisseaux.

Le 29 nous aperçûmes les montagnes de la Chine : plusieurs pêcheurs vinrent dans leurs bateaux autour de notre vaisseau, sans témoigner aucune frayeur, et nous apportèrent du poisson frais. Ils nous firent bien des signes, auxquels nous ne comprîmes rien. Nous conjecturâmes seulement qu’ils voulaient nous dissuader d’aller à Emoÿ. Si l’interprétation que nous leur donnâmes eusse produit quelque effet, nous ne serions pas aujourd’hui dans l’embarras où nous nous trouvons.

Nous entrâmes dans la baie d’Emoÿ à quatre heures du soir, et nous jetâmes l’ancre devant le temple principal de l’île, à deux lieues du port et de la ville.

JUILLET 1716
EMOÛY [XIAMEN], CHINE

— *Nous fûmes réveillés par les fanfares* de deux *Schanpans* [sampans] ou vaisseaux de guerre qui vinrent jeter l’ancre près de notre vaisseau. Le bruit aigu des chaudrons et des bassins d’airain sur lesquels les Chinois frappaient nous étourdit beaucoup et ne

nous divertit guère. Le mandarin *houpou*, c'est-à-dire le receveur des douanes de l'île d'Emoÿ, nous envoyait ces *Schanpans* sous prétexte de nous honorer, mais en effet pour nous observer et pour empêcher que les habitants d'Emoÿ ne nous apportassent des marchandises. Cette coutume est généralement observée dans tous les ports de Chine à l'égard des vaisseaux étrangers.

Le 2 de juillet nous descendîmes à terre au nombre de dix personnes. Nous allâmes dans la maison d'un Chinois, soi-disant chrétien, qui nous avait préparé un magnifique déjeuner. Il avait fait venir dix chaises à porteur faites de cannes de bambou, que les porteurs portent sur leurs épaules. Tous les interprètes des mandarins s'étaient joints à nous, nous commençâmes nos visites par celle du mandarin *houpou*.

NOVEMBRE 1716

EMOÛY [XIAMEN], CHINE

— *Tous les vaisseaux qui sont à Canton*

se disposent à partir, monsieur, tandis que trompés, trahis par les Chinois, nous courons le risque d'hiverner ici et de perdre la saison de retourner en Europe. Tous les voyageurs conviennent que la Chine est un pays qui abonde plus qu'aucun autre en toutes les choses qui peuvent contribuer à rendre la vie commode et même délicieuse.

Il ne faut pas tout à fait juger de la figure des Chinois par les portraits qu'ils nous envoient dans leurs écrans, ou dans leurs éventails. Les gens ordinaires, c'est-à-dire ceux que la nécessité expose à un travail assidu et aux ardeurs du soleil, sont un peu basanés, principalement dans le midi de cet empire. Ils ont le soin de laisser croître le poil au menton. Ils ne coupent point leurs ongles, et j'ai vu des marchands chinois qui les avaient longs d'un pouce ou plus.

◀ page de gauche :
« Vue de la ville d'Agana (îles Marianne) ».

▼ ci-dessous :
« Gondole de Mandarin ».

▼ ci-dessous à gauche :
« Manière de consulter le sort ».

▼ ci-dessous à droite :
« Famille de pêcheurs ».

▶ double page suivante :
« Tshin-san, sur le fleuve Yang-Tse-Kiang, Chine ».



...qu'il semble qu'elles se soient mises en religion plutôt pour pratiquer le monde que pour le fuir.







DÉCEMBRE 1716
EMOÛY [XIAMEN], CHINE

— *Leur manière de se vêtir est fort simple.*

Les riches ont trois tuniques de soie sans doublure. Celle de dessus est courte. Les autres se croisent et tombent à mi-jambe. Leurs caleçons sont aussi de soie très fine. Les Chinois sont surpris de voir nos habits. Ils sont trop étroits et trop courts, disent-ils, et un corps si gêné ne peut être libre et dispos. Je crois en vérité qu'ils ont raison.

Je vais vous parler des femmes chinoises. Leur sort ne peut que vous inspirer de la compassion, si vous en jugez selon vos préjugés. Bannies de la société civile, obligées de complaire à un mari souvent dégoûtant, et toujours jaloux, elles vivent dans une retraite continue, et le joyeux hymen qui donne tant de liberté à nos dames achève de les en priver entièrement. Il est surprenant qu'un peuple qui témoigne tant d'ardeur pour ce sexe ait si peu d'égard pour lui. Les Chinois à la vérité ne cherchent dans la possession des femmes qu'à satisfaire leurs sens ; mais l'amour le plus brutal a ses délicatesses, et je me suis étonné cent fois de ce qu'ils font le malheur d'un sexe dont ils font leur félicité.

JANVIER 1717
EMOÛY [XIAMEN], CHINE

— *Le goût des Chinois*

dans le choix des femmes est très bizarre, et quoique la nature produise à la Chine les mêmes corps qu'elle produit en Europe, ils veulent des beautés qui ne tiennent rien d'elle. Quand une fille a passé l'âge de 3 ans, on lui casse le pied, en sorte que les doigts sont rabattus sous la plante. On y applique une eau forte qui brûle les chairs, et on l'enveloppe de plusieurs bandages jusqu'à ce qu'il ait pris son pli. Les femmes

ressentent cette douleur pendant toute leur vie ; elles peuvent à peine marcher, et rien n'est plus désagréable que leur démarche. Je n'ai pas encore saisi les raisons de cette coutume. Je crois que les Chinois l'ignorent eux-mêmes. Pour moi je m'imagine que leurs aïeux, plus jaloux encore, inventèrent cette coutume pour rendre les femmes plus sujettes et plus dépendantes. D'autres disent qu'ayant voulu secouer le joug de leurs maris, elles avaient été punies de cette manière. Quoi qu'il en soit, elles souffrent cette incommodité avec joie, et tâchent de se rendre le pied petit autant qu'il leur est possible. Elles ont raison, c'est là leur dot et tout leur héritage.

FÉVRIER 1717
EMOÛY [XIAMEN], CHINE

— *Que pensez-vous maintenant,*

monsieur, des Chinois ? Trouvez-vous quelque chose de barbare dans leurs coutumes, quelque chose qui répugne à l'humanité ? Non sans doute. Mais ce sont des Chinois, et parce que la mer les sépare de nous par plusieurs milliers de lieues, nous les regardons en Europe comme des peuples sauvages, sans politesse, sans mœurs. Quant à moi, je suis guéri de mes préjugés, et je m'applaudis en secret de m'être détrompé.

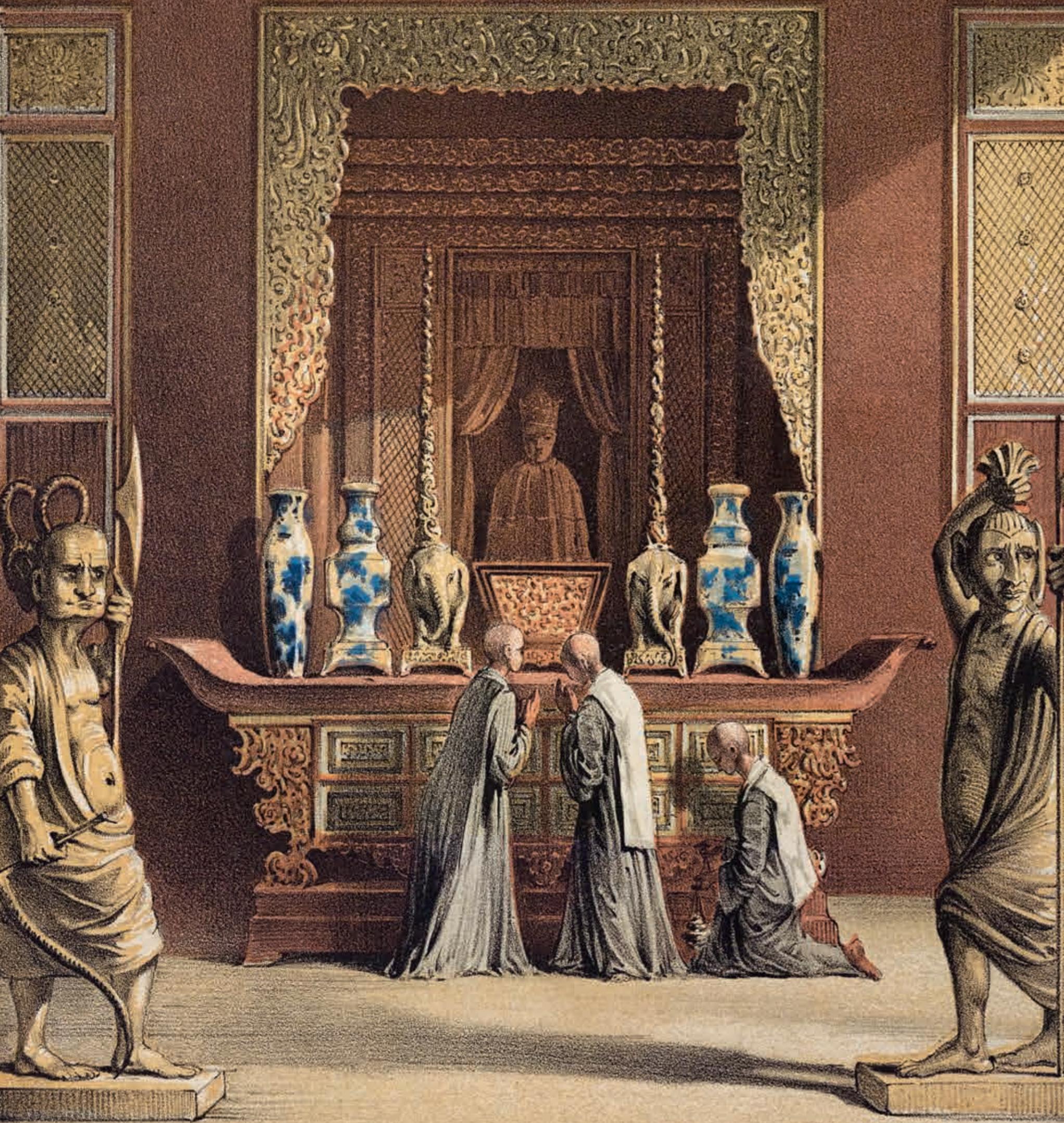
Avant que j'eusse perdu mon clocher de vue, les Français étaient mes héros et je regardais toutes les nations de l'Europe comme barbares quand je les comparais avec eux. Mon amour-propre y trouvait son compte, et comme Français je croyais participer à la supériorité que j'attribuais à ma nation. J'étais accoutumé dès l'enfance à les entendre nommés barbares. Les premiers Indiens que je vis me parurent des hommes, et même des hommes plus robustes, plus endurcis que nous au travail.

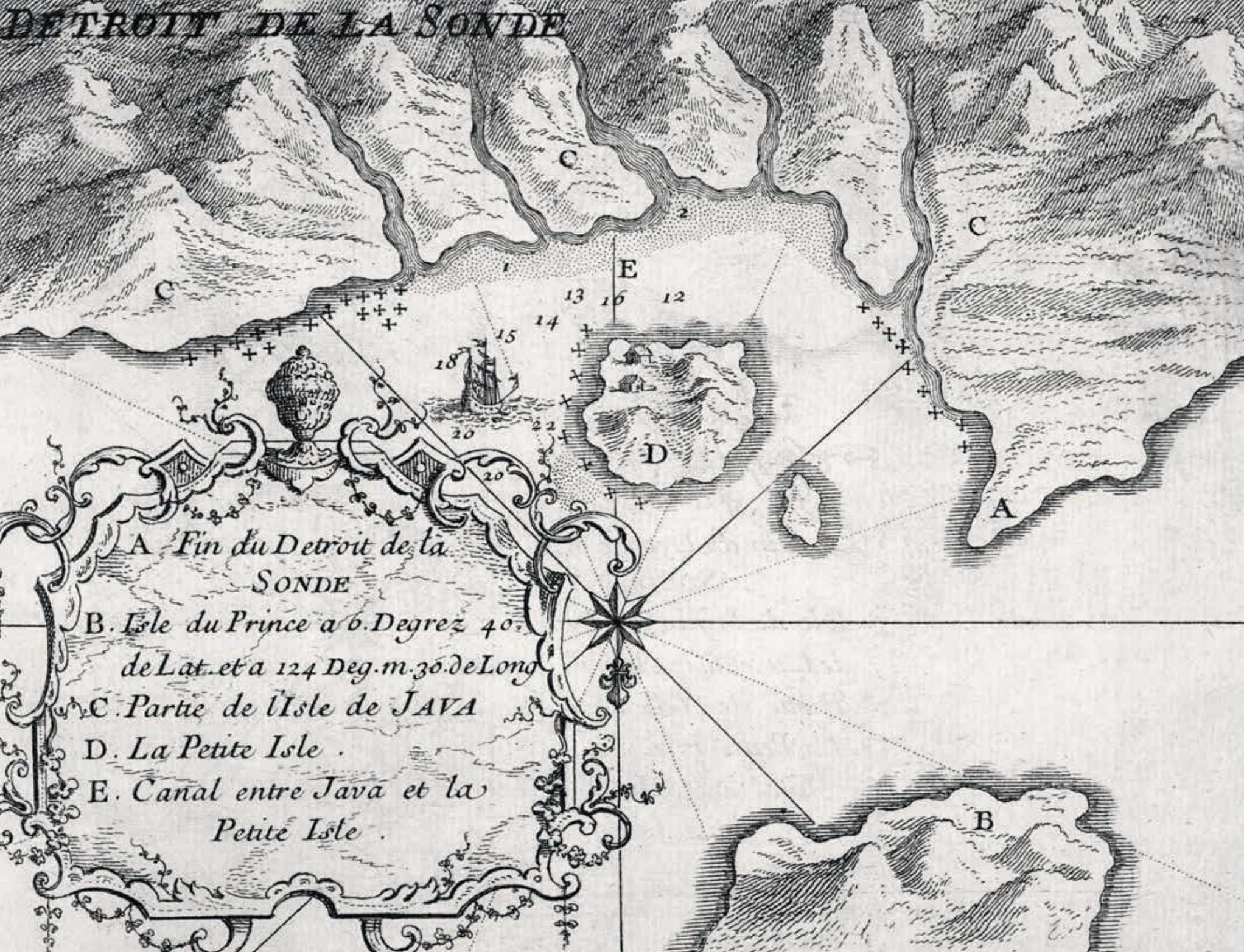
▼ ci-dessous :
Manière de voyager en Chine.

► page de droite :
Intérieur de la maison
d'un mandarin.

Bien des Chinois se disent chrétiens pour faire leur cour aux Européens, dans l'espérance qu'à la faveur de ce titre, on les considérera.







Après avoir chassé les Portugais et les Espagnols, les Hollandais se sont rendus les maîtres et les seuls arbitres du commerce des épices.

MARS 1717
SUMATRA, INDES NÉERLANDAISES

— *L'île de Sumatra paraît couverte d'arbres* jusqu'au rivage et arrosée de rivières. Je ne vous dirai rien, monsieur, de l'île de Sumatra, elle est aujourd'hui trop connue par les relations que les Hollandais en ont fait. Nous jetâmes l'ancre à l'embouchure du détroit de la Sonde. Étant si voisins de Batavia [Jakarta], il était assez naturel que nous allassions relâcher dans un port où l'abondance règne, et que son commerce rend le plus riche et le plus beau port des Indes orientales. Cependant nous n'eûmes même pas la pensée d'y aborder dans la crainte que les Hollandais, nation jalouse de son commerce, ne cherchassent à nous faire quelque insulte. Ils ne souffrent qu'avec peine que les autres peuples de

l'Europe entreprennent le passage du détroit de la Sonde. Ils se sont acquis un empire si redoutable dans ces mers, qu'ils croient pouvoir tout y commettre impunément. Je me suis étonné cent fois que les Français, les Anglais, les Espagnols et les Portugais n'aient point encore cherché à se venger des injures qu'ils ont reçues de cette ambitieuse nation. Les Hollandais se sont fortifiés d'une manière qu'il serait presque impossible aujourd'hui de les chasser de leur conquête, à moins que toutes les puissances que je viens de nommer se liguent pour en venir à bout. Nous aimâmes donc mieux aller chercher du secours parmi les barbares, que d'en mendier à des peuples si peu traitables.

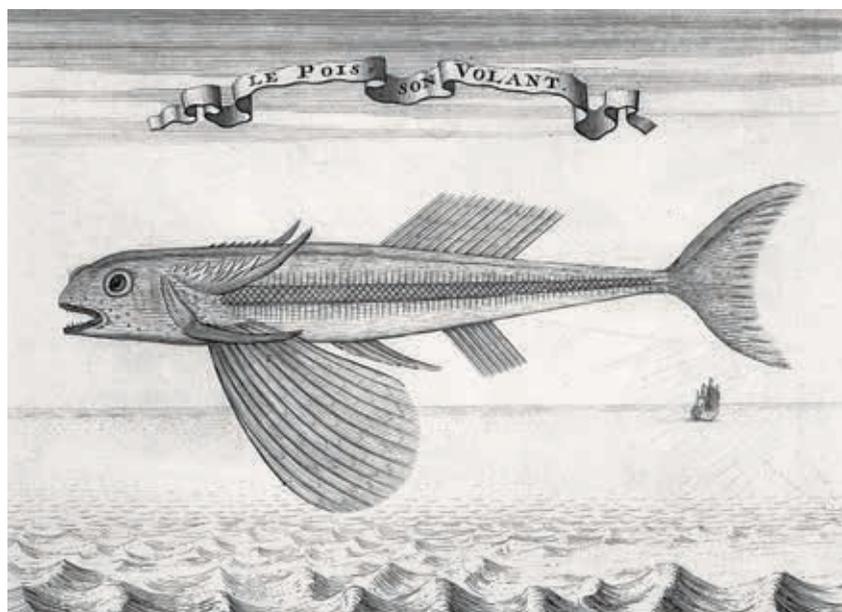
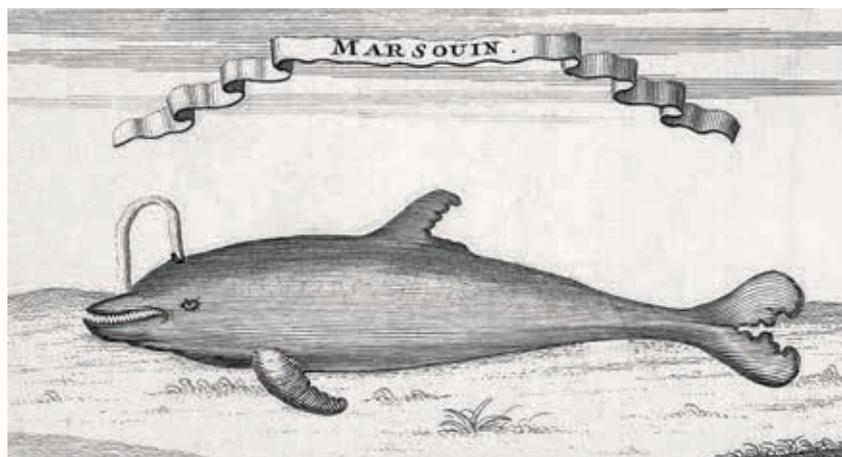
FÉVRIER 1718
EN MER, AU LARGE DU BRÉSIL

— *Le Seigneur a confondu notre prudence* et a renversé nos projets. Un nouveau caprice de la fortune nous éloigne de notre chère patrie. Les mœurs sont corrompues au Brésil, et l'homme y porte un front qui ne rougit jamais. Les femmes ne sont pas moins débauchées. Les couvents servent de retraite aux femmes publiques. Je ne sais, monsieur, si je dois m'étendre sur leur libertinage; il me semble qu'il vaut mieux passer leurs crimes sous silence, et puisqu'il n'y a en eux aucune vertu que je puisse louer, du moins je dois cacher leurs vices et ne pas scandaliser l'Église en révélant les iniquités de ses ministres.

AVRIL 1718
GALLICE [GALICE], ESPAGNE

— *Nous ignorions en quel état* étaient les affaires en Europe. On avait débité au Brésil que l'Espagne faisait de grands armements et il était de la prudence de prendre langue avant que d'entrer dans aucun port. Nos marchandises de Chine nous fermaient l'entrée de nos ports : notre voyage au Pérou donnait une espèce de droit aux Espagnols de confisquer notre vaisseau.

Le directeur arriva de Bayonne au bout d'un mois, et apporta l'ordre d'aller à Gênes. Jamais ordre ne fut plus mal imaginé que celui-là, car porter des soieries en Italie, c'était proprement porter de l'eau à la mer. Les armateurs, ayant tous fait banqueroute pendant notre voyage, avaient cédé à leurs créanciers l'intérêt qu'ils avaient dans le vaisseau. Je partis par la terre et entrai en France par l'Espagne. J'avoue que j'aimerais mieux mille fois voyager dans les montagnes du Pérou; on y trouve plus d'attirance et, si j'ose le dire, plus d'humanité. Je restai trois jours à Bayonne, et j'arrivai à Marseille où je m'embarquai pour Gênes.



▲ ci-dessus :
Marsouins et poissons
volants rencontrés
lors de la traversée.

◀ page de gauche :
Carte du Déroit
de la Sonde en 1715.

Les Religieux ont un commerce public avec les femmes et on les connaît plutôt par le nom de leur maitresse que par celui qu'ils ont.

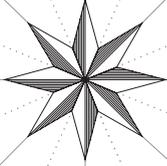
JUILLET 1718
GÈNES, ITALIE

— *Il y a près d'un mois que je suis ici.* Quand j'aurai fini mes affaires, peut-être retournerai-je en France, peut-être aussi resterai-je en Italie quelques années. La fortune que j'ai été chercher si loin, et que je n'ai pas trouvée, est peut-être ici cachée et m'attend.

Il n'y a personne qui ne soit convaincu de l'utilité des voyages, et qui ne bravât même la mer si les dangers y étaient moins fréquents : mais tant de risques font s'évanouir les plus belles résolutions. L'imagination ne présente à l'esprit que des travaux sans nombre, une diète involontaire, un sommeil interrompu, des tempêtes, des écueils, etc. Mais quel est l'état de la vie qui soit sans dangers, et où la confiance ne soit pas

nécessaire? Les préjugés décident de notre courage et de nos résolutions. Un homme né au milieu de Paris, dont les plus longues navigations sont de Paris à S. Clou [Saint-Cloud], tremble sur la Seine, qui ne tremblerait pas au milieu de l'océan, s'il était né sur ses bords. Je ne conseille point à ces naturels timides d'entreprendre de longs voyages. Mais j'ose exiger d'eux (et je l'exige de vous) qu'ils écoutassent attentivement le détail qu'on leur fait des raretés et des coutumes des pays qu'ils n'ont pas le courage d'aller voir eux-mêmes. Rien n'est plus ordinaire que de voir ces indolents s'ériger en censeurs. Ils blâment tout ce qu'ils ne connaissent point, et ce qui est au-dessus de leur sphère.

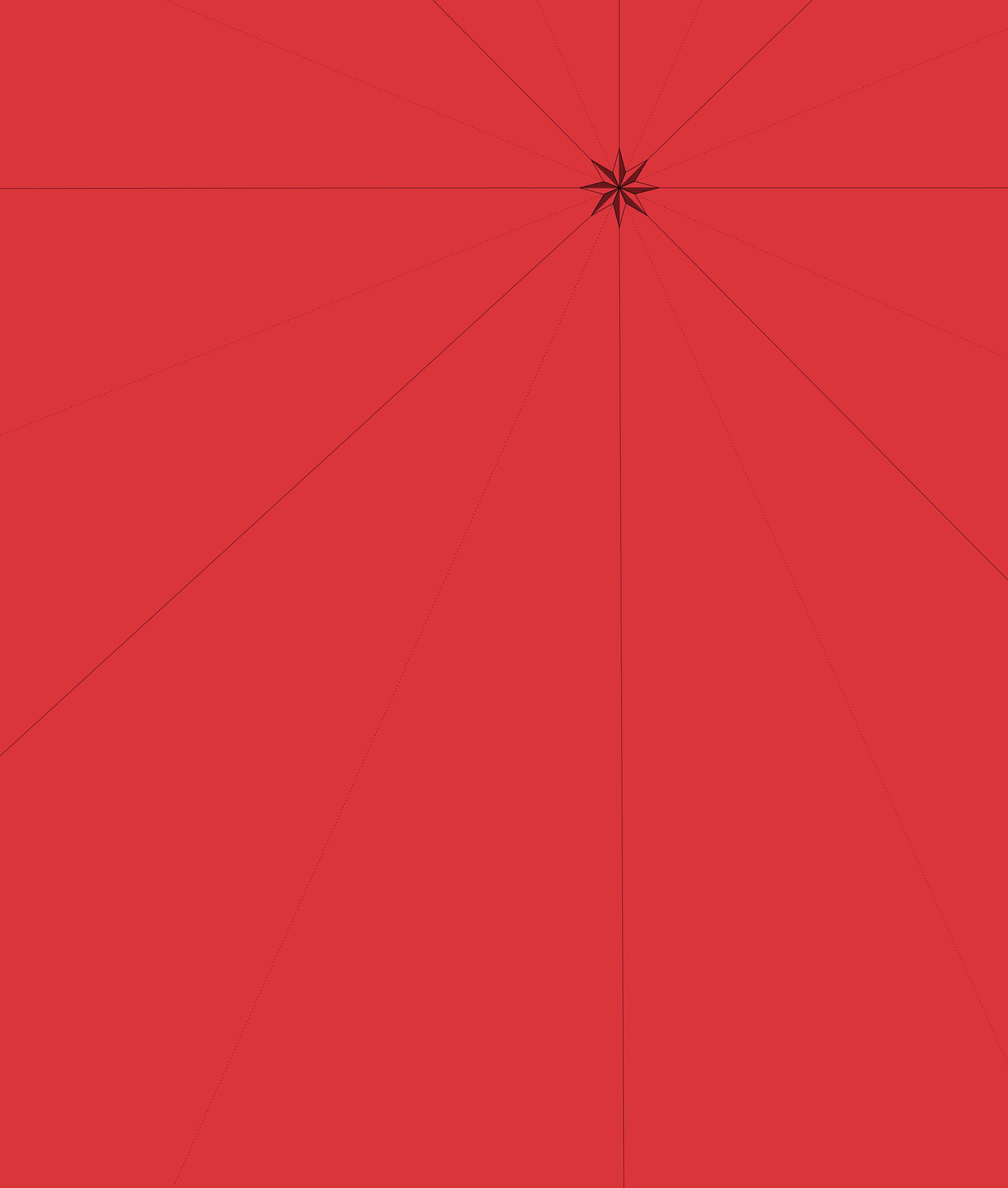




Louis-Antoine de Bougainville

1729-1811

DEPUIS LA FIN DE LA GUERRE DE SEPT ANS,
LES ANGLAIS ONT REPRIS L'EXPLORATION DES OCÉANS.
POUR LOUIS-ANTOINE DE BOUGAINVILLE, OFFICIER DU ROI
ET MARIN EXPÉRIMENTÉ, PAS QUESTION
DE SE LAISSER DISTANCER ! IL PROPOSE DONC À LOUIS XV
UN GRAND VOYAGE DE DÉCOUVERTES
ET EST AINSI LE PREMIER À FAIRE LE TOUR DU MONDE
AU NOM DE LA FRANCE. LE PREMIER AUSSI À ACCUEILLIR
UNE PASSAGÈRE CLANDESTINE ! CAR, EN AVANCE
SUR SON TEMPS, CET HOMME À LA PERSONNALITÉ
ATTACHANTE EST UN DÉFENSEUR
DE LA CONDITION FÉMININE.



VOYAGE AUTOUR DU MONDE SUR LA BOUDEUSE ET L'ÉTOILE

1766-1769

À 37 ans et fort de sa mission royale, Bougainville s'aventure au-delà du cap Horn, observe les Patagons, découvre Tahiti, et, en homme des Lumières, nourrit le mythe du bon sauvage, faisant de cette île un paradis terrestre qui marquera les imaginaires pour des siècles.

C'est sous le règne de Louis XV que Bougainville grandit et se prépare à son extraordinaire destinée! Comment ce brillant mathématicien (auteur d'un *Traité de calcul intégral* à 25 ans), né à Paris le 12 novembre 1729, devenu avocat au Parlement de Paris puis secrétaire d'ambassade à Londres, deviendra-t-il l'un des marins explorateurs français les plus célèbres?

Alors que la prestigieuse Royal Society lui a ouvert ses portes, la guerre de Sept Ans éclate. Bougainville, qui a toujours eu le goût de l'action, part au Canada rejoindre le général Montcalm, qui se bat contre les Anglais pour la conservation du Québec. Il est de toutes les batailles, en gagne quelques-unes, avant d'être finalement blessé. Lui qui sera un fervent admirateur des « sauvages » d'Océanie enrage contre les Indiens d'Amérique qui égorgent ses hommes pendant la nuit! Les forces sont trop déséquilibrées, les Anglais alliés aux Indiens trop forts. Bougainville se rend alors à Paris pour convaincre Louis XV d'envoyer des renforts. Il se retrouve face à une cour de France indifférente qui reste sourde à ses appels, en dehors de la marquise de Pompadour qui lui remet 200 000 piastres de ses propres deniers. C'est loin d'être suffisant. Et sans moyens supplémentaires, la partie est perdue. Mais cela n'empêche pas Bougainville de lutter jusqu'au bout. Il repart pour le Québec et enchaîne les batailles. Le 13 septembre 1759, sur les plaines d'Abraham à Québec, Montcalm trouve la mort et Bougainville est fait prisonnier par les

Anglais! Un an plus tard, le 7 septembre 1760, c'est lui qui négocie, à Montréal, la capitulation française. La France vient de perdre le Québec.

Prisonnier sur parole (laissé libre), Bougainville veut sa revanche. À ses propres frais, il part à la conquête des îles Malouines en compagnie d'une poignée d'Acadiens à l'esprit aussi revanchard qu'aventurier. Au nom de la France, il s'empare de l'archipel en 1764. Mais à son retour à Paris en 1765, il est autant découragé que furieux. Une fois de plus les intrigues de cour ont joué contre lui et Louis XV lui ordonne de rendre les Malouines à l'Espagne, le chargeant même des négociations. Pour Bougainville, l'heure est venue de mettre à exécution un plan qu'il mûrit depuis longtemps : faire pour la première fois le tour du monde pour prendre possession de nouveaux territoires au nom de la France. Il se prépare, rédige lui-même ses instructions, et prévient le roi quelques mois avant son départ : oui, il remettra les Malouines aux Espagnols, et oui, il continuera pour un tour du monde. Il affrète alors une frégate, la *Boudeuse*, ainsi qu'une flûte, l'*Étoile*, et s'entoure bien évidemment des meilleurs marins. Et surtout d'un naturaliste de renom : Philibert Commerson.

Après un faux départ et une forte tempête, Bougainville quitte enfin Brest en décembre 1766. Direction Buenos Aires et Montevideo pour négocier avec les Espagnols les détails de la remise des îles Malouines. Là, le 1^{er} avril 1767, le pavillon français est amené, Bougainville lit une lettre du roi à tous les Français réunis : soit ils passent sous domination

espagnole, soit ils rentrent en France. Une fois sa mission accomplie, Bougainville peut enfin faire passer le cap Horn à la *Boudeuse* et se lancer dans la traversée de l'Atlantique. Mais le bateau prend l'eau, et l'*Étoile*, qui vient de le rejoindre, se fait aborder par un navire espagnol. Bougainville doit rester de longs mois au Brésil pour faire réparer ses bateaux. Un temps que mettent à profit Commerson et son aide, Jean Baré, qui font la découverte d'une fleur inconnue qu'ils nomment Bougainvillée.

Un an après son départ de France, en décembre 1767, la *Boudeuse* franchit le détroit de Magellan. Bougainville découvre les Patagons de la Terre de Feu et navigue enfin dans l'océan Pacifique à la recherche de l'île de Pâques... qu'il ne trouve pas. Mais le 23 mars les îles Tuamotu sont en vue, puis le 4 avril c'est la découverte de Tahiti. Bougainville n'y reste que neuf jours, mais quel séjour ! Tout Paris se délectera de ses descriptions paradisiaques et idylliques de celle qu'il nomme Nouvelle-Cythère, avec ses « bons sauvages » et ses « sauvageonnes », et d'où il ramènera un jeune Tahitien volontaire, Aotourou. Une terre où Jean Baré se révélera être en réalité Jeanne Barret, une jeune femme de 26 ans ! « Gouvernante » de Commerson depuis plusieurs années, elle s'est travestie en homme pour accompagner le botaniste, les femmes étant rigoureusement interdites à bord des navires royaux. Bougainville acceptera malgré tout de la garder à bord, et elle deviendra de fait la première femme à faire le tour du monde. Commerson souffrant d'un abcès à la jambe, c'est elle qui parcourt l'île, observe et se charge des collectes (certaines de ses planches sont d'ailleurs conservées au Jardin des plantes à Paris), elle qui prépare des infusions d'herbes mystérieuses pour aider les marins à lutter contre le scorbut. En plus de la flore, elle se passionne pour les insectes et les poissons, qu'elle fait sécher à bord après les avoir éviscérés, inventant au passage la taxidermie. En 1773, à la mort de Commerson et à son retour en France, elle héritera de ses biens. Sa renommée franchira les frontières lorsque Louis XVI la nommera « Femme extraordinaire », à la demande de Bougainville. Plus tard, lors de son mariage, elle exigera un contrat lui

permettant de garder son nom et ses biens : une première pour l'époque !

Pour l'heure, en 1768, la *Boudeuse* et l'*Étoile* continuent leur route vers l'ouest. Bougainville reconnaît au nom de la France l'archipel des Navigateurs [Samoa], les Grandes Cyclades [Vanuatu], et découvre en Nouvelle-Guinée [Papouasie-Nouvelle-Guinée] une île très belle qu'il appelle Bougainville. Les navires voguent ensuite vers des régions inconnues, subissent des ouragans, trouvent un havre de paix en Nouvelle-Bretagne [Australie] dans la baie de Port Praslin, et enfin, après une escale indispensable à Batavia [Jakarta], ils franchissent le cap de Bonne-Espérance et prennent la direction de la France.

De retour en mars 1769, Aotourou reste un an à Paris avec Bougainville, qui rédige son voyage. Publié deux ans plus tard, l'ouvrage passionne les publics français et anglais, qui s'enthousiasment pour les récits et découvertes de l'explorateur, tout comme les philosophes. Notamment Diderot, qui écrit en 1772 un *Supplément au Voyage de Bougainville*. Le navigateur, qui a la rancune tenace, a quant à lui un nouveau projet de voyage : partir pour le pôle Nord et découvrir le passage du Nord-Ouest avant les Anglais ! Il s'attelle à ses préparatifs, présente son projet au roi... qui refuse. Une erreur, car vingt ans plus tard, les Anglais domineront la découverte de l'Arctique. Mais Louis XVI préfère financer Jean-François de Galaup de Lapérouse et envoie en 1775 Bougainville se battre en Amérique lors de la guerre d'indépendance. Là encore il sera blessé et fait prisonnier.

En 1781, Bougainville se marie et accueille son premier fils, Hyacinthe. Pendant la Révolution, et en dépit de sa fidélité au roi, il continue de servir, même s'il est arrêté pendant la Terreur. Napoléon le réhabilite avec tous les honneurs en 1799 et le nomme sénateur, puis grand officier de la Légion d'honneur, comte d'Empire et enfin président du conseil de guerre. En parallèle Bougainville se passionne pour les plantes, les fleurs, notamment les rosiers. Atteint de dysenterie, il meurt à Paris le 31 août 1811 à l'âge de 81 ans. Il repose au Panthéon à Paris.





REMERCIEMENTS

À celles qui m'ont aidé à concevoir ce livre – Juliane Cordes et Emmanuelle Halkin à Paris – grâce à leur expertise, leurs sourires et leur disponibilité.

À mon épouse Anne, pour son regard artistique sur le livre, ainsi que sa contribution aux passages sur les exploratrices.

À Mélissa Bilodeau (Montréal, Canada), dont la compétence et l'ingéniosité, alliées à sa passion pour le sujet, m'ont permis de digitaliser des milliers de documents et de trouver des solutions techniques à tous les défis auxquels j'ai fait face.

À Matthieu Ricard (Népal), qui m'a donné l'inspiration.

À Michèle Polak à Paris, pour ses conseils et le prêt de ses livres sublimes.

À Donald Heald à New York, que j'ai rencontré pour la première fois au retour d'un voyage au Bhoutan et qui me fait part de ses conseils dans le choix de mes livres.

À Olivier Poivre d'Arvor, pour le choix émouvant et vibrant des mots de sa préface dans la version française de l'ouvrage.

À Edward Duyker, l'un des plus grand connaisseur anglo-saxon des explorateurs français en Océanie, pour la justesse de son texte de préface dans la version anglaise de ce livre.

À mes amis libraires, collectionneurs, amateurs de livres anciens, en particulier Jean-François Letenneur, Stephan Feldman, Ghislain de La Hitte, Jean-Louis Ceccarini, Christian Gasch (France), Yves Azemar (Hong Kong), Anne McCormick (Australie) et Patrick McGahern (Canada).

Aux libraires de livres rares qui continuent de faire de magnifiques trouvailles : Isabelle Bilbao et Guy Neplaz (librairie Koegui, France), Gert Jan Bestebreurtje, Allard Schierenberg (Pays-Bas), Peter Harrington Royaume-Uni) et à tous les autres à travers le monde.

À Jacques de Roquemaurel, Jean-Philippe Zanco (France) et Ralph Kingston (États-Unis), qui m'ont aidé pour la réalisation du chapitre sur Gaston de Roquemaurel.

À Yves Bourgeois (France), réalisateur de nombreux films documentaires sur Lapérouse, pour son immense connaissance du sujet.

À mes amis Françoise et Philippe Cazalis de Fondouce, Hetty et Bruno Schricke, Dominique et Laurent Solomon, Philippe Damas et Jean-Baptiste Oudéa (Singapour) pour leur soutien et enthousiasme sur ce projet.

À Georges Adam (Canada), commandant de bord du *Spirit of St Exupéry*, pour ses navigations autour du monde qui m'ont permis de lire des milliers de pages.

Au docteur Hoa Phong Le (Montréal) et au docteur Tan Ken Jin (Singapour) qui, par leurs expertises et leurs conseils, savent me garder en forme pour continuer mes explorations autour du monde.

À Kristal Hale et Thomas Murray (États-Unis), pour leur passion communicative.

À toute l'équipe de Trigonix (Canada), en particulier Dessie Radomirova, Saïd Abella et André Cavanagh, qui ont numérisé des milliers d'illustrations à partir de mes livres.

À Dennis Moren (Bangladesh) pour son expertise sur les cartes.

Un grand merci à l'équipe Flammarion à Paris : Emmanuelle Rolland, Henri Julien, Marion Cipriani et Élodie Conjat.

À Charlène et à toute l'équipe des Artisans du Regard à Paris.

Également à Anne Jouve (France) pour ses commentaires avisés et à Florence Brutton pour son merveilleux travail de traduction.

À Jeffrey Tan (Singapour), Kevin Page (Canada), Jean-Louis Diogo et Linda Duarte (France), pour leur indéfectible contribution à la logistique du projet.

Et à tous les autres qui m'ont aidé et soutenu.

ISBN : 978-2-0804-2844-8
Numéro d'édition : 599634
Dépôt légal : octobre 2023
Achevé d'imprimer par Indice (Espagne)
en septembre 2023

© Éditions Flammarion, Paris, 2023
editions.flammarion.com
partenariats@flammarion.fr
Tous droits réservés

Éditions Flammarion

Direction des Partenariats
Henri Julien

Responsable de projet
Emmanuelle Rolland
assistée de Marion Cipriani

Édition
Emmanuelle Halkin

Création graphique et réalisation
Juliane Cordes et Corinne Dury

Révision française

Anne Jouve

Numérisation

Trigonix (Montréal), Desislava Radomirova,
André Cavanagh, Saïd Abella

Photogravure

Les artisans du Regard

Fabrication

Élodie Conjat

Marketing et coordination

CDRATIER (Montréal), Mélissa Bilodeau



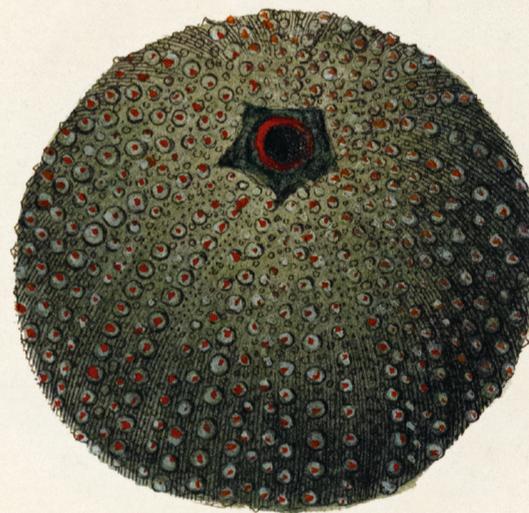
Routes nouvelles, côtes inconnues

16 explorations françaises autour du monde 1714-1854

Routes nouvelles, côtes inconnues est un livre d'exception. Il présente les 16 explorations françaises autour du monde réalisées entre 1714 et 1854 par les très célèbres Lapérouse, Bougainville et Dumont d'Urville, mais aussi par des explorateurs méconnus tels que La Barbinais, Pagès et Roquefeuil.

À travers une sélection d'extraits des journaux de voyage de ces aventuriers, le lecteur s'immerge au cœur des aventures et des réflexions de nos grands voyageurs français. Tous les thèmes y sont abordés : colonisation, religion, commerce, géopolitique, condition des femmes... autant de voix qui résonnent souvent avec nos problématiques contemporaines. De nombreuses illustrations, gravures et cartes, pour beaucoup inédites, accompagnent ces récits qui nous invitent à découvrir ou redécouvrir ces grandes expéditions scientifiques, diplomatiques ou commerciales qui ont marqué l'histoire de la découverte du monde par l'Occident.

Passionné d'expéditions et d'aventures, collectionneur dans l'âme, Hubert Sagnières propose dans cet ouvrage une découverte inédite de ces grandes heures de l'histoire de la marine française.



Flammarion

Prix France : 75 €
ISBN : 978-2-0804-2844-8



9 782080 428448